CHRONIQUE

DES ÉTUDES LATINES

PAR J. MAROUZEAU

I. — VIE DE LA SOCIÉTÉ.

Dans la nouvelle édition, récemment parue, du recueil intitulé *La science française* (Larousse), M. R. Durand (p. 316) a marqué la place de notre Société dans le développement des études latines qui s'est dessiné depuis la guerre ; il y note le rôle joué par nos publications (*Revue* et *Collection*) parmi celles qui représentent l'apport de la France : « Un trait, dit-il, caractérise cette période d'après-guerre : le travail scientifique, poursuivi jusque-là en ordre un peu dispersé, tend à s'organiser. Trois faits, trois dates : création, dès 1917, de l'*Association Guillaume Budé;* création, en 1922, de la *Société de bibliographie classique* ; création, en 1923, de la *Société des études latines.* » Tel est, en effet, le sens que nous voudrions donner à l'effort poursuivi depuis une dizaine d'années et qui a été mis en lumière lors de la célébration de notre anniversaire de fondation : coordonner les efforts et les travaux, assurer la collaboration entre les disciplines, organiser la documentation et orienter les recherches. Il nous plaît de voir apprécier notre œuvre par celui dont l'enseignement a préparé à leur tâche la plupart des latinistes d'aujourd'hui.

— Sur l'initiative de M. A. Oltramare, président du *Groupe romand* de notre Société, une rencontre a été ménagée tout récemment entre les membres de ce Groupe et les membres français de la Société. Il a paru que le site d'Alésia fournirait un point de jonction commode, et nous avons pu organiser, avec le concours cordialement offert de M. J. Toutain, spécialiste d'Alésia, une excursion archéologique qui a eu lieu les 26 et 27 mai, et dont le compte-rendu détaillé sera publié ultérieurement. L'accueil qui a été réservé à cette initiative fait prévoir qu'elle pourra être un précédent, et déjà de nouveaux projets nous sont suggérés pour l'année prochaine.

Ainsi j'ai reçu de notre excellent confrère le professeur Roland G. Kent, de l'Université de Philadelphie, la communication suivante :

« L'organisation américaine des *Friends of Horace* projette de com-

mémorer en 1935 le bimillénaire de la naissance d'Horace. Elle a désigné un Comité, que préside M. R. C. Flinkinger, professeur à la State University of Iowa, pour organiser cette célébration, à laquelle il désirerait donner un caractère international. Me trouvant délégué pour communiquer avec les amis d'Horace en France et dans les autres pays de langue française, je vous prie de m'accorder votre participation à ces projets. »

Il nous sera agréable de nous concerter avec nos collègues américains. Parmi les suggestions qu'ils présentent figure celle de publications consacrées à Horace. En présence de l'énorme masse que représente déjà la littérature horatienne et vu la débauche de productions que nous ont values ces dernières années les célébrations de Virgile et de saint Augustin, je proposerais volontiers qu'on publie tout simplement une bonne bibliographie d'Horace, sur le modèle de celle que M. F. Peeters vient de consacrer à Virgile, et j'ajoute que j'ai déjà amorcé la réalisation de ce projet (cf. ci-dessous, p. 36).

Par ailleurs, je suis informé que les organisateurs américains projettent pour l'année prochaine « un pèlerinage horatien en Italie et en Grèce, ainsi qu'une croisière horatienne dans la Méditerranée orientale ».

J'ajoute que la proposition transmise par M. Kent de s'entendre entre les divers pays de tradition classique pour célébrer Horace vient au-devant d'un vœu qu'ont déjà formulé nos confrères suisses du *Groupe romand*, désireux de fêter l'anniversaire horatien en commun avec nous.

Enfin, il se trouve que l'*Association Guillaume Budé* organise pour Pâques 1935 un Congrès analogue à celui qui a connu le plus vif succès à Nîmes en 1932. Ce Congrès aura lieu à Nice et fournira aux participants toutes facilités pour achever la visite de la « Provincia », si heureusement commencée à la faveur du Congrès précédent. Ainsi vont se présenter aux latinistes plusieurs occasions de se rencontrer au cours de la prochaine année ; les lecteurs de cette *Revue* auront sans doute des suggestions à faire à ce sujet.

II. — Périodiques nouveaux.

La Faculté des lettres de Lille reprend la publication de ses *Annales*, sous le titre *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, titre un peu vaste et un peu vague, qui ne saurait faire préjuger du contenu. On trouvera dans les cinq premiers fascicules des articles de M. Jeanmaire sur le livre II de Lucrèce, de M. J.-G. Février sur la genèse de l'alphabet d'après les découvertes récentes, de M. F. Préchac sur Sénèque et Rutilius Namatianus, de M. H. Bornecque sur les *suasoriae*, et le texte de conférences faites à la Faculté.

— La Section classique du *Centro de estudios históricos* de Madrid, dont j'ai, dans une précédente Chronique, signalé l'activité (cf. cette *Revue*,

1933, p. 300), et que M. J. Pabon, dans l'article publié ci-dessous (cf. p. 45), recommande à l'attention du public savant, tient déjà une des promesses qu'elle a faites en publiant une Revue dont le premier numéro vient de paraître : *Emerita, Boletin de linguistica y filologia clasica.* Les rédacteurs, MM. G. Bonfante, V. Garcia de Diego, C. Hernando Balmori, J. M. Pabon, appartiennent à cette pléiade de savants qui se proposent d'assurer une renaissance des études classiques en Espagne. Le premier numéro de la Revue, de près de 200 pages, contient, outre des comptes-rendus et des résumés de Revues destinés à tenir le public espagnol au courant des travaux étrangers, d'intéressantes contributions originales sur les verbes déponents, le texte de Salluste, le présent osque et le présent grec, des cas de « nivellation flexionnelle » en latin, une étude des mots *sus*, *porcus*, *porca*, *aper*, et des notes de syntaxe latine.

Rédaction et administration : 4, Medinaceli, Madrid. Prix de l'abonnement pour l'étranger : 27 pesetas.

— En même temps que ce Bulletin nous en parvient un autre du même pays : le *Boletin del Seminario de estudios de arte y arqueologia* de la Faculté d'histoire de l'Université de Valladolid. Ce périodique, qui en est à son quatrième fascicule (1934), est richement étudié, pourvu d'illustrations, et fait une large part à l'archéologie romaine, avec la double préoccupation de recueillir tous les témoignages relatifs à l'occupation de l'Espagne et de mettre les savants espagnols au courant des travaux étrangers. Il contient le plan de travail du Séminaire, des articles originaux et une bibliographie avec Revue des Revues.

Ces deux Revues nous apportent le témoignage que la renaissance des études classiques en Espagne, signalée ici plusieurs fois, n'est pas un vain mot.

III. — Travaux en cours et en projet.

L'*Académie royale d'Italie* commence la publication de relevés architectoniques des monuments italiens, afin de constituer une collection documentaire, à laquelle la fidélité de la traduction graphique et la précision des observations doivent conférer un caractère strictement scientifique. Cette publication aura pour objet de faire connaître les monuments italiques de toute époque élevés ou sur le sol d'Italie ou dans les régions étrangères, le terme de monument étant entendu au sens le plus large. Chaque fascicule, du format de 0^m34 sur 0^m49, contiendra environ 25 à 30 planches. On trouvera, dans les quelques pages réservées au texte (d'ordinaire quatre), un aperçu synthétique, au point de vue de l'histoire et de l'art, des monuments illustrés graphiquement, qui n'aura que la prétention de résumer à grands traits tout ce qui a été publié jusqu'ici sur le monument.

La disposition adoptée, qui consiste à maintenir les planches indé-

pendantes les unes des autres, permettra, après la publication de quelques fascicules, les regroupements et classements que chaque lecteur, selon les buts qu'il poursuit, jugera les plus opportuns.

On publiera trois fascicules par an ; prix de l'abonnement : 36 lire ; prix du fascicule : 15 lire. Administration : 5, via Bellini, Roma.

— Mlle A. Guillemin, signalant dans cette Revue l'intérêt de la *Bibliographie de Virgile* récemment publiée par M. Peeters (cf. cette *Revue*, 1933, p. 511), ajoutait : « Des petits volumes de ce genre concernant les principaux écrivains de l'antiquité et mettant immédiatement sous les yeux du lecteur ce qu'il doit aujourd'hui chercher laborieusement dans les bibliographies générales seraient des intermédiaires appréciés entre celles-ci et le travailleur individuel qui y puiserait des inspirations et des encouragements. » Cette suggestion vient rejoindre le projet, que j'ai signalé plus haut, d'une bibliographie horatienne, et je l'ai soumise à M. Halberstadt, docteur de l'Université de Francfort, qui en étudie la réalisation, d'accord avec M. Ch. Knapp, professeur à l'Université de Columbia, chargé spécialement, dans l'organisation du bimillénaire horatien, des projets relatifs à la bibliographie.

— Dans une Chronique précédente, j'avais signalé l'intérêt et la difficulté tout à la fois d'une étude d'ensemble sur le texte de Salluste. M. J. M. Pabon, dont on lira ci-dessous un Rapport sur les études latines en Espagne, vient d'aborder cette étude dans un article de la nouvelle Revue espagnole *Emerita*. Sans vouloir, pour le moment, envisager la totalité du problème, M. Pabon se propose de développer la thèse de M. Zimmermann sur l'importance des *integri recentiores*, en démontrant que l'influence de la source de ces *integri* sur les anciens *mutili* n'est pas sporadique, comme M. Zimmermann le pense, mais que c'est à elle que l'on doit l'ensemble des variantes qui sont à la base de la classification de Ahlberg. En tout cas, avant d'aller plus loin, M. Pabon fait appel aux observations et aux suggestions de ceux qui se sont appliqués à l'étude du texte de Salluste.

— Le P. Paul Henry, dont on a lu dans cette *Revue* une curieuse étude sur Macrobe et Lydus, et qui publie dans la Bibliothèque de l'École des hautes études (sciences religieuses) un gros travail sur *Les états du texte de Plotin dans l'antiquité*, vient d'achever en manuscrit une étude importante sur *Plotin et l'Occident*, qui pose la question des sources de Firmicus Maternus, Marius Victorinus, saint Augustin et Macrobe.

— M. R. Lucot, professeur au lycée de Toulouse, a entrepris une thèse de doctorat sur l'*histoire du subjonctif latin*, qui rencontre un projet semblable de M. F. Thomas, boursier de doctorat à l'Université de Paris. Les deux jeunes auteurs auront à se mettre d'accord pour délimiter leurs sujets respectifs.

— M. R. Jumeau, professeur au lycée de Strasbourg, étudie, également en vue d'une thèse de doctorat, *la technique littéraire de Tite-Live dans les décades polybiennes.*

— M. E. de Saint-Denis, professeur au lycée de Lyon, achève ses thèses sur *le rôle de la mer dans la poésie latine* et sur *la technique de la navigation chez les Romains.*

— M. V. Buescu, élève roumain de l'École des hautes études, étudie le projet d'une enquête sur *le vocabulaire de la langue scientifique*, et en particulier sur *la terminologie des notions météorologiques et astronomiques.*

— M. M.-G. Nicolau, en même temps qu'il poursuit la préparation de sa thèse de doctorat et d'une édition de fragments de Gaius, travaille à une monographie sur la *critique verbale des textes juridiques*, où il exposera une méthode fondée sur la considération des textes « vivants », c'est-à-dire exposés aux altérations des usagers et commentateurs, et projette, en outre, répondant à une suggestion de M. H. Lévy-Bruhl, de donner au public des juristes, et spécialement aux étudiants, un *Cours de latin juridique*, étude théorique et pratique de la langue et des formules.

IV. — Suggestions de travaux.

M. J. Bayet, dans un article de *Scientia* (octobre 1933), nous invite à réfléchir « sur les moyens de mettre en œuvre la masse des légendes que nous a transmises l'antiquité gréco-latine », et nous propose, en même temps qu'un champ de recherches, une méthode de travail. « Si le travail sur chaque légende est incertain, d'un ensemble de recherches d'origines différentes peut sortir la lumière. Car la dispersion et la diversité des documents tiennent non à une incohérence originelle, mais aux hasards de leur transmission ; en eux s'est reflétée une histoire continue et de chacun d'eux on doit pouvoir y accéder... Des hypothèses prudemment formulées sur des cas particuliers trouveront un appui réciproque et se prouveront l'une l'autre quand l'état des recherches spéciales permettra une synthèse claire... Pour l'instant, ce genre de recherches... semble pouvoir être mis au point, surtout dans le domaine italique » (p. 272-273). M. Bayet lui-même nous a fourni une illustration de sa méthode et un exemple de ce qu'elle peut donner dans un article des *Recherches philosophiques* (I, 1932, p. 262-297) : *Réflexions sur la méthodologie de la plus ancienne histoire classique (à propos de Tite-Live*, II, 6-15).

— L'étude de l'obscure et riche période qui embrasse les IV^e^ et V^e^ siècles de notre ère est à l'ordre du jour. Elle offre un ample champ de recherches aux travailleurs.

Dans son ouvrage mentionné ci-dessus sur *Plotin et l'Occident*, le P. Paul Henry, après avoir établi l'influence de Plotin sur divers écri-

vains latins, présente dans sa conclusion la suggestion suivante : « En étudiant les procédés littéraires et la psychologie d'écrivains soit contemporains, soit influencés par le même milieu, on arriverait à formuler certaines lois et peut-être une théorie sur la manière dont au IVe (et au Ve) siècle les écrivains latins utilisaient leurs sources. » Cette théorie pourrait se dégager d'une enquête minutieuse fondée sur ce que le P. Paul Henry appelle « la méthode des dénombrements complets ». On trouvera sur ce sujet mainte indication dans les études qui viennent d'être publiées (cf. ci-dessous, *Bulletin critique*) par MM. Palanque sur saint Ambroise, Lavarenne sur Prudence, Fargues sur Claudien.

— Mlle M. Comeau, au cours d'un compte-rendu de l'ouvrage de M. K. Svoboda, *L'esthétique de saint Augustin et ses sources* (cf. cette *Revue*, 1933, p. 515), écrit : « L'esthétique de saint Augustin n'est devenue qu'assez tard objet de recherches scientifiques, les principaux commentateurs anciens d'Augustin s'intéressant plus à sa philosophie et à sa théologie qu'à ses opinions sur l'art et le beau. Depuis 1891, quelques auteurs se sont occupés des doctrines esthétiques du grand docteur africain, mais ces ouvrages laissent encore matière à beaucoup d'autres travaux. Les sources de l'esthétique augustinienne n'ont pas été suffisamment étudiées, l'évolution possible de la doctrine est restée négligée. Le travail de M. Svoboda fournit dans cet ordre d'idées une base pour des recherches futures, et les matériaux qu'il a amassés aideront ses successeurs à nous donner une image exacte du système augustinien. M. Svoboda a su caractériser ce tempérament d'artiste aux sens si déliés, aux impressions si fortes, à l'imagination si vive, et l'intime désaccord entre cette nature ardente et une doctrine si spiritualisée de l'art, alors que les exigences de l'ascèse chrétienne creusaient encore le fossé. Il y aurait là matière à d'intéressantes études. L'ouvrage de M. Svoboda laisse le champ libre à qui veut encore explorer dans cette direction l'œuvre augustinienne, et se présente comme un guide indispensable et sûr. »

— Dans une récente communication à la Société, M. G. de Plinval a attiré l'attention sur Pélage, auquel il a consacré une étude très importante dans la *Revue de philologie*, 1934, p. 9 et suiv. : « L'intérêt, dit-il, qui pendant des siècles s'est porté sur les conséquences théologiques des idées pélagiennes a fait négliger d'ordinaire la physionomie réelle de leur auteur. Il semble que, si l'on remontait à l'examen direct de ses écrits, on se ferait de l'ensemble de son action une idée moins arbitraire... Son œuvre, restée en partie méconnue, réserve un champ insoupçonné aux recherches des historiens et des littérateurs. » Cette indication vient rejoindre des observations de M. Dain qu'on trouvera dans une Chronique antérieure (cf. cette *Revue*, t. XIII, p. 306).

— Dans le deuxième volume de ses *Syntactica* (p. 212), M. Löfstedt

revient sur une remarque qu'il avait présentée déjà dans son étude *Zur Sprache Tertullians*, à propos du *De pallio* de Tertullien : « Dans ce traité, l'auteur emploie un style étrange, précieux, à prétentions poétiques, tantôt archaïsant, tantôt de couleur satirique ; ce petit ouvrage, d'interprétation difficile, demanderait une étude détaillée tant au point de vue de la langue qu'au point de vue littéraire et stylistique. Une indication de J. Geffcken permet d'orienter les recherches dans le sens d'une influence exercée par la Satire de Varron. »

— Cette seconde partie de l'ouvrage si considérable de M. Löfstedt nous oriente à chaque instant vers des recherches relatives à l'histoire de la langue et du style. M. Fraenkel, dans son ouvrage *Iktus und Akzent*, avait signalé la « tâche utile qui consisterait à marquer chez Plaute les différences de style entre les textes en sénaires et les textes en vers longs ; elle n'a pas encore été abordée. On verrait souvent apparaître d'un côté l'ἀφέλεια, de l'autre l'ὕψος, même quand il y a identité d'inspiration. » M. Löfstedt (p. 307 et suiv.) fournit des indications précieuses à qui voudra étudier cette question délicate. J'ajoute que certains aspects du problème ont été déjà abordés dans un article que j'ai publié moi-même (*Revue de philologie*, 1921, p. 176 et suiv.).

— Parlant des mots courts du type *auris* suppléés par des dérivés (type *auricula*), M. Löfstedt encore (*Syntactica*, t. II, p. 52-53) observe que la forme courte est plus résistante à l'accusatif du singulier (*aurem*) et du pluriel (*aures*) qu'aux autres cas. E. Wölfflin avait déjà attiré l'attention sur les écarts de fréquence que l'usage révèle entre les différents cas d'un même mot, mais sans apporter d'explication satisfaisante. M. Löfstedt fait remarquer que le problème attend encore une solution.

— « Nous n'avons pas encore, observe enfin M. Löfstedt (p. 359), un relevé d'ensemble des faits qu'on peut ranger sous le titre de latin vulgaire. Mais il faut dire que cette collection de matériaux ne pourra être réalisée que lorsqu'on disposera de relevés partiels suffisants et même d'éditions de textes correctes qui, pour beaucoup d'auteurs, restent à faire. » Et M. Löfstedt de fournir à qui voudrait entreprendre cette tâche des indications fondées sur ses recherches personnelles ou empruntées à l'article si suggestif de M. Niedermann : *Ueber einige Quellen unserer Kenntnis des späteren Vulgärlateinischen* (*Neue Jahrb. f. Philol.*, 1912, p. 313-342).

Mais je n'en finirais pas si je voulais signaler toutes les suggestions utiles que contient l'œuvre de M. Löfstedt, car elle est de celles dont la lecture tient en arrêt, et n'est pas moins profitable par les enseignements qu'elle donne explicitement que par ceux qu'elle recèle en puissance.

J. Marouzeau.

LES ÉTUDES LATINES DANS LE MONDE[1]

EN ESPAGNE

La crise subie par les études latines au début du dernier tiers du XVIII[e] siècle semble avoir été spécialement funeste au sort de ces études en Espagne. Ailleurs, on a bientôt trouvé des principes de restauration : chez nous, ils ont longtemps manqué.

Le latin était encore considéré à cette époque comme « la clef de toutes les sciences ». En conséquence, les écoliers, avant d'entrer à l'Université, passaient plusieurs années aux *Collegia minora*, où ils étudiaient le latin du matin jusqu'au soir. Bientôt « l'ennui du latin » gagna peu à peu les élèves et leurs parents. Ajoutons l'influence des luttes philosophiques et même politiques : les conservateurs s'en tenaient toujours aux points de vue traditionnels, tandis que les progressistes, éblouis par les nouveaux systèmes et les grandes découvertes des sciences physiques et naturelles, confondaient dans une même condamnation la défectuosité des méthodes employées pour apprendre le latin aux élèves et l'enseignement même de cette langue. Tout cela créa de bonne heure une atmosphère hostile au latin, qui a empêché pendant un siècle tout enseignement sérieux dans les lycées comme à l'Université.

Les réformes de l'enseignement secondaire ont été très fréquentes. En général, les ministres de l'Instruction publique étant hors d'état de juger par eux-mêmes, ces réformes n'étaient que des compromis entre les opinions en lutte, selon la force et la popularité de ces opinions. Il n'est donc pas étrange que la place accordée au latin dans notre baccalauréat ait été en diminution constante.

C'est seulement en 1899 que le ministre conservateur marquis de Pidal, voulant rebrousser chemin, établit un plan avec cinq années de latin, à la fin desquelles on étudiait la rhétorique, comme l'exigeait la tradition depuis l'époque romaine. La réaction de l'opinion publique fut vive, mais les détracteurs n'eurent que peu de temps pour protester : en 1901, un autre ministre imposait un nouveau plan dans lequel l'étude du latin était réduite à six heures par semaine (trois seulement pendant

1. Suite. Cf. cette *Revue* : 1924, p. 266; 1925, p. 65 et 220; 1928, p. 127; 1929, p. 34; 1932, p. 315; 1933, p. 308.